

« Le jour de Saint-Acace et de ses compagnons [21 juin], naquit Philippe, fils aîné du duc Maximilien et de Marie, fille unique de Charles, duc de Bourgogne, de Brabant, etc., beaucoup de gens se réjouirent de cette naissance. Le prince de Liège fit faire un grand feu devant le Palais conduire des danses autour du feu le jour de la fête de Saint-Jean et le dimanche suivant ; il y était lui-même présent jusqu'à 11 heures du soir ».

Il est surtout curieux en ce qu'il montre comment la fête traditionnelle a pu, à la faveur des circonstances, acquérir de réjouissance particulière et officielle. La présence du feu n'a cependant en soi rien de singulier : les feux de la Saint-Jean étaient généralement, et sont encore en certains endroits, allumés par le curé de la paroisse. Ce n'est cependant point sans intention, sans doute, que le chroniqueur a rapporté le fait à propos de la naissance du prince Philippe, et peut-être n'était-il pas d'usage de faire les feux traditionnels de la Saint-Jean au centre de la cité et devant le palais de nos Princes, vu le danger d'incendie que présentaient ces foyers, souvent énormes. Quant au reste, le Moine de St-Laurent fut le témoin oculaire de la plupart des faits qu'il rapporte.

M. le docteur ALEXANDRE fait remarquer que le mot *choreas*, dans le texte latin, est tiré du grec ; il signifie danse en rond en chantant et se tenant par la main. Il désigne sans doute ce que nous nommons actuellement « cràmignons ». O. C.



Chronique Wallonne

A La Légia,

Aux Disciples de Grétry.

En ce moment, la population liégeoise et le pays wallon célèbrent le Jubilé glorieux de ces deux vaillantes et célèbres Sociétés qui, depuis cinquante, depuis vingt-cinq années, ont illustré, dans le pays et à l'étranger, l'art choral et l'Ecole wallonne de musique.

Un grand et brillant festival, organisé à l'occasion de ce Jubilé, un cortège où prendront place plus de deux cents Sociétés, la remise solennelle, à chacune des deux Chorales liégeoises, d'un album commémoratif où une multitude de cercles d'art et d'agrément ont inscrit leur hommage — telles sont les phases principales de la manifestation.

Nous tenons à ajouter nos félicitations cordiales et chaleureuses à toutes celles qui, le 28 juin prochain, s'exprimeront avec une unanimité absolue et une déférence profonde, dans la population liégeoise et parmi tous les fidèles de l'art, à l'adresse de La Légia, des Disciples de Grétry, honneur de la Cité et du Pays liégeois.

Bibliographie

LES LIVRES :

Contes wallons : *Les fauves de nosse vie mère*, par J. PORRI [J. PIROT]. Un vol. petit in 8° de 84 p. Namur, impr. J. Delwiche. Prix : 1 fr. 50.

Voici un livre tout à fait remarquable. Non dans sa forme matérielle, qui est fort ordinaire, ni dans son origine, aussi peu « littéraire » que possible, mais dans son sens profond et dans sa nouveauté.

L'auteur dédie ce premier-né à son père, à sa mère. Il avoue ne l'avoir publié que « pour satisfaire au désir de beaucoup d'amis ». Et, dans un des essais lyriques qu'il a glissés entre ses proses, il donne à ses compatriotes ce conseil d'une sagesse qui a fait son temps :

*Enfants d'Nameur, dimérez dins vosse vite :
Vos l'rigrêr'riz dèdya tot enne alant...*

Mais quoi, est-ce à des traits de pure naïveté que nous avons affaire ici ? Et d'aventure, le sourire ironique qui s'esquisse sur nos lèvres ne serait-il point une sorte de profanation ?

Ne peut-il donc plus, en nos temps compliqués, se rencontrer de temps à autre une âme ingénue et sincère, qui exprime simplement des sentiments essentiels, et qui note, sans prétention, pour les êtres qui l'aiment et qu'il chérit, les effusions d'un cœur resté tout près de la nature ?

En vérité, le cas est celui-ci. Car c'est, en ce petit livre, écrites sans prétention mais avec quelle vérité et quel charme saisissants, le recueil des fantaisies auxquelles l'auteur livra ses loisirs lorsque, loin du pays et loin des siens, il se retrempait dans les nostalgiques souvenirs de son enfance.

Or, l'origine même de ces contes leur donne les qualités les plus originales, à la fois de fond et de forme. Cherchant par un retour fervent de l'imagination, à remonter au temps de sa jeunesse, à se replonger dans le milieu matériel et moral où elle s'est écoulée, l'auteur s'est remis à penser comme alors. Et il a écrit comme il pensait. De doux mirages sentimentaux lui ont assuré cette force impulsive qui se traduit ici par maintes pages vraiment inspirées, restitution de légendes savoureuses, tableaux délicats ou pittoresques de la vie rurale dans un petit village du Namurois.

C'est naturellement dans les récits où l'imagination créatrice joue son rôle, que l'on juge vraiment des qualités de l'écrivain. Or, à qui voudra lire avec attention, il apparaîtra bientôt qu'elles sont tout à fait remarquables. Non seulement l'auteur jouit d'un rare talent d'observation, mais fait preuve tour à tour, et avec une égale aisance, d'une sentimentalité très fine et d'un humour très agréable. Il a surtout une connaissance parfaite de son wallon, et c'est dans une verbalité très riche bien qu'exempte d'archaïsmes qu'il puise la variété, la sûreté et le relief de l'expression.

Est-ce à dire que tout soit parfait dans ce petit livre ? Non, certes. Si l'auteur a su éviter la puérilité et la préciosité, il n'en semble pas moins,

par endroits, manquer un peu de cette pondération qui est l'apanage de l'expérience. Ses sujets ne sont pas tous également heureux, et dans ses vers, le bonheur de l'expression ne rachète pas toujours une inexpérience foncière. Mais par combien de qualités ces petites taches ne sont-elles pas amplement rachetées ? Vraiment, ce petit livre est plein de saveur, de finesse. On le sent écrit avec une passion souriante, et l'on en goûte la langue savoureuse et pittoresque. C'est un livre imparfait et charmant. Il a du reste des pages, et elles sont nombreuses, où il serait difficile de trouver à reprendre...

Si, dans les genres divers traités par l'auteur, on devait manifester une préférence, on se prononcerait sans doute en faveur de ses tableaux de la vie rurale. Ce sont de vraies perles. Or ce genre, où s'illustre à présent Stijn Steuvels en Flandre, attend encore en wallon une création définitive. Le tempérament de M. P., les qualités exquisées et toutes particulières de son talent, le portent vraiment de ce côté. Qu'il nous donne un nouveau recueil, consacré uniquement, cette fois, aux petites gens de son village ; qu'il les croque en leurs rares émois comme en leur placidité coutumière, sous les aspects très simples qu'il comprend si bien et dont il nous donne déjà ici de petits tableaux pleins de charme. Son talent, déjà mûr pour une œuvre, trouvera dans cette voie son entier épanouissement. O. C.

Ouvrages reçus. — Eug. ROLLAND, *Flore populaire ou Hist. naturelle des pl. dans leurs rapports avec la Linguistique et le Folklore*, tome IV. Un vol. in 8°, 263 p. (Paris, F. Staude, successeur de Eug. Rolland, 2, rue des Chantiers. Prix : 6 fr.). — Renée VIVIEN, *Du vert au violet*, poèmes en prose. Un vol. in-12 de 148 p. (Paris, Lemerre. Prix : 3 fr.). — TOURING-CLUB DE BELGIQUE : *Annuaire 1903*. In-8°, 440 p. (Siège social, 12, rue des Vanniers, Bruxelles. En vente contre la cotisation : 3 fr.). — Victor CARPENTIER, *Brihes di Jónesse*, comédie en 2 a. pièce primée par le Gouvernement, in-8°. (Bressoux, chez l'auteur, imprimeur-éditeur. Prix : 1 fr.). — *Avec l'auteur de « Jean d' Nivelles »*. *Souvenirs*. Broch. (Hors commerce), in-8° de 24 p. Liège, Vaillant-Carmanne. — Baron Pierre DE PIROUET, *Un extrait du Journal de mon Père*, in-8°, 3 p. (Hors commerce). Vienne-Autriche, avril 1903. — Célestin DEMBLON, *La Pornographie cléricale*, discours prononcé à la Chambre Belge. Broch. in-8° de 51 p. (Brux. Parmentier, édit. Prix : fr. 0,25). — Albert DU BOIS, *La Veille de Jemmapes*, drame en 1 a. en vers. (Paris, Lemerre. Prix : 1 fr.). — LE MÊME, *Le Catéchisme du Wallon. Nos droits, nos devoirs, nos espérances*. (Moss, Louis Boland, édit. Prix : 0,10). — L'AUTEUR DES « CARNETS DU ROI », *Le Chinois tel qu'en le parle. Lettre ouverte aux Juges de mon pays*. Broch. in-8° de 32 p. (Paris, Genonceaux. Prix : 1 fr.)

BULLETINS ET ANNALES :

Bulletin des Commissions d'Art et d'Archéologie (1^{re} livraison de 1902, parue en mars 1903). — Intéressante étude de M. E.-J. DARDENNE

sur la faïence d'Andenne et spécialement sur le sculpteur-faïencier Jacques Richardot. L'article est illustré de cinq jolies planches reproduisant des œuvres de Richardot, et la série des marques et monogrammes des faïenciers andennais.

Bulletin des Musées royaux (mai). — Joseph DESTREE : *La Croix de Scheldewinkel*. Cette croix d'autel et de procession, entrée récemment dans les collections des musées royaux, provient de l'église de cette commune de la Flandre Orientale. On ne possède aucune donnée sur son origine. L'auteur décrit cette croix reliquaire dans tous les détails et montre l'originalité de certaines de ses particularités. Il conclut que « cette remarquable pièce d'orfèvrerie est un travail de la seconde moitié du XII^e siècle, procédant d'un atelier mosan ». L'article est illustré de quatre photographies, dont une figure d'ensemble.

Société d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège. — LEODIUM, *Chronique mensuelle de la Société*.

JANVIER. — Ed. MARÉCHAL, *Quelques personnages ecclésiastiques originaires de Hodeige* : notes biographiques sur cinq religieux dont la destinée et les œuvres furent très remarquables. — Emile SCHOOLMEESTERS, *Tableau des Archidiacres de Liège pendant le XIII^e siècle* : liste presque complète, avec les dates. — Georges MONCHAMPS, *A propos de l'authenticité du saint Suaire de Turin* : rappelle des documents liégeois et romains, d'où il résulte que la relique ne serait pas authentique.

FÉVRIER. — *Fondation d'un prix Georges Delaveux*, en conséquence d'un legs fait à la Société par un de ses membres récemment décédé ; ce prix (annuel de 300 fr.) est à décerner par elle à la meilleure monographie d'histoire paroissiale. — Em. SCHOOLMEESTERS, *Le droit diocésain liégeois à l'époque carlovingienne* (travail continué dans les n^{os} suivants et terminé en mai) : analyse des documents connus sur ce point, dont plusieurs lettres de Charlemagne, et des instructions de son contemporain l'évêque de Liège Gherbald ainsi que du successeur de celui-ci, Walcaud. Ces instructions visent l'instruction des fidèles et des prêtres eux-mêmes, l'ignorance des uns et des autres étant très grande ; elles visent aussi les règles de conduite morale des prêtres. Plusieurs ordonnent de rechercher les sorciers et devins, et ceux qui pratiquent des cultes officiellement interdits ; l'un d'eux défend aux fidèles d'épouser la marraine de leurs enfants ou leur propre filleul ; il y a d'autres détails qui intéressent les folkloristes. — J. CEYSSENS, *Housse, comment l'abbaye du Val-Dieu devint propriétaire de la ferme de Leval* : historique détaillé de ce fait.

MARS. — Gust. RUIÏL, *Coup d'œil archéologique sur la ville de Visé en 1902* : relevé des restes architecturaux et documents divers encore existants. Article très intéressant et très utile.

AVRIL. — Abbé GILISSEN : relevé des mentions anciennes du nom du célèbre Eracle, qui a varié même de son temps ; il est légitime, conclut l'auteur, de continuer en français, à écrire Eracle, et de ne pas imiter M. PIRENNE, qui écrit Everachar. — *Fondation Georges Delaveux* : but

du concours, conditions d'ordre scientifique à remplir dans les recherches et dans l'élaboration des mémoires ; cet article reproduit le programme arrêté par l'archevêque de Malines en 1898, lequel invitait son clergé à faire des monographies de ce genre.

Une place est faite aux légendes et coutumes, mais les questions posées à ce point de vue constituent un programme bien maigre. Le côté superstition est entièrement passé sous silence, et il ne s'y agit point des cultes locaux. Le questionnaire fait surtout appel aux renseignements matériels.

Annales du Cercle Archéologique de Mons, tome XXXI. — Félix HACHEZ, *La légende pieuse de Lembecq* (avec 3 grav.). C'est la lég. de Saint-Véron qui fait l'objet de ce consciencieux travail dû au savant dont *Wallonia* a annoncé la mort (t. X, p. 277). L'auteur rapporte la découverte de la sépulture de Véron, faite en 1004 et relatée par Olbert de Gembloux en 1020. Il expose l'hagiographie du Saint et discute la légende de Sainte-Vérona, parèdre de Véron et que l'on prétend être sa sœur. Suit la description de l'église de Lembecq, de la chapelle de S^{te}-Vérona, de la procession de Lembecq. L'auteur est amené à s'occuper des terreurs de l'an mil, et il constate qu'aucun écrit contemporain n'y fait allusion : on en a surtout parlé depuis Robertson (1769). — Ernest MATTHIEU, *Sceau d'Elisabeth de Hainaut, reine de France* : reproduction et description de cette pièce qui, par la finesse de l'exécution et le parfait agencement des draperies, accuse la main d'un artiste de mérite, peut-être Hennuyer. — Ch. HODEVAERE, *Les octrois communaux et le sceau échevinal de Prisches et Battignielles-Binche* : précis historique de cette terre franche. — L. JACQUEMIN, *Les sceaux de la ville de Fleurus* : reproduction des dix sceaux connus ; l'auteur recherche l'explication de certains détails de ces figures. — A. GOSSERIES, *Monographie du village de Nouvelles* : bon exemple du travail très utile qui devrait être entrepris pour chaque commune du pays. — Comte Albéric D'AUXY DE LAUNOIS, *La fontaine de la Vallière, à Spiennes*, captée récemment pour le service des eaux alimentaires de Mons. Louis XIV, assiégeant cette ville en 1691, se promenait à Spiennes accompagné de la duchesse de La Vallière ; la belle dame eut soif et, tentée par la limpidité de l'eau d'une source, elle en goûta et la trouva si bonne qu'elle donna son nom à la fontaine et y laissa choir une bague, d'aucuns disent un bracelet. L'auteur montre que cette anecdote, si honorable pour la source, n'a aucun fondement. Elle fut imaginée sur quelques coïncidences. L'ancien nom de la source est Vallierne. — Gonzalès DESCAMPS, *L'Hôpital N.-D. ou de Jean Canart, à Mons* : excellent travail de reconstitution historique dont le titre dit l'objet, au cours duquel l'auteur fournit des fragments généalogiques sur la famille Canart. — L. DEVILLERS, *Cartulaire des hospices et établissements de charité de la ville de Mons* : suite de ce précieux inventaire analytique fait avec une compétence entière, une méthode et un soin exemplaires, par le savant président du Cercle montois. — *Variétés* : suite de notices diverses dont une (de notre collaborateur M. MATTHIEU) fournit de nouveaux détails sur un travail de sculpture dû à Louis Le Doulx, artiste montois du milieu du XVII^e siècle.

REVUES ET JOURNAUX :

Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique (mars-avril). — René VAN BASTELAER. *La Gravure primitive et les peintres de l'école tournaisienne*. A propos de l'identification proposée par M. Georges HULIN du « Maître de Flémalle » avec Jacques Daret de Tournay, l'auteur relève et spécifie les analogies frappantes entre certaines œuvres de ces deux peintres et les gravures contemporaines du « maître W. A. », du « maître E. S. », et du « maître aux Banderoles ». Il conclut que ces trois graveurs ne formaient qu'un groupe autour des deux peintres rapprochés par M. HULIN, et il montre que Rogier Van der Weyden lui-même ne doit pas être tenu à l'écart de ce groupe. Il existe entre eux tous un rapport particulier, dont la nature échappe encore. L'auteur pense que ces graveurs et miniaturistes ont vécu à Bruges. Mais, quant à leur origine, dit-il, on songe en quelque sorte instinctivement à ces « mystérieux ateliers » du N. et de l'E. de la principauté de Liège, que rappellent aussi Jean de Hasselt, Pol de Limbourg, les van Eyck, etc.

La Picardie (mai). — Cette excellente revue, fidèle à son programme régionaliste, adresse aux meilleurs écrivains « picardisants » la question suivante : « Pourquoi patoisiez-vous ? » Cette enquête provoquera sans doute des réponses qui éclaireront d'un jour intéressant le mouvement patoisant, en Picardie et ailleurs.

Art et critique, de Liège (mai). — Publie un discours prononcé par M. A. Micha, échevin des Beaux-Arts de la Ville, sur la vie et l'œuvre du graveur liégeois Gilles Demarteau (1722-1776), inventeur du procédé de gravure à la roulette, appelé aussi gravure crayonnée et gravure à la manière du crayon. Gilles Demarteau fut membre de l'Académie des Beaux-Arts de Paris, « Graveur et pensionnaire du Roi » Louis XV.

La Semaine littéraire, de Genève (16 et 23 mai). — En deux articles de belle tenue et vraiment instructifs, M. Hubert KRAINS fait le tableau de *La littérature en Belgique*. C'est un exposé lumineux de l'histoire littéraire belge, en une suite de médaillons des principaux écrivains, depuis les précurseurs de Coster, Pirmez et van Hasselt, jusqu'à l'époque actuelle.

La critique de M. KRAINS est précise comme son style ; elle est pénétrante, et son objectivité constitue, pour ses nouveaux lecteurs, un gage de sa sincérité. Ecrivain à l'étranger, il a su n'être pas trop sévère pour le public belge, que sa superbe indifférence rend indigne des efforts littéraires multipliés par deux générations d'artistes véritables, consacrés au dehors.

Wallon lui-même, l'auteur a su, chemin faisant, rendre justice à ses compatriotes en se plaçant sur le terrain même de leur inspiration. Nous détachons ces articles sur les contours wallons.

« Dans l'art de M. Louis Delattre la vie s'étale, palpable et débordante. Son œuvre entière — *Les Contes de mon Village*, *Les Miroirs de Jeunesse*, *Une Rose à la bouche*, *Les Marionnettes rustiques*, *La Loi de*

Péché — est pétrie de grâce et de fraîcheur. Louis Delattre a commencé à écrire sur les bancs de l'école. Pendant que le maître s'exterminait à lui enseigner le rudiment, lui regardait irrévérencieusement par la fenêtre. Il regardait la nature avec ces bons yeux d'enfant qui reçoivent de toute chose une image que rien d'impur n'altère. Le sol gracieusement ondulé de son pays, — le pays wallon — son atmosphère lumineuse, son ciel clair, se sont imprimés dans sa pensée, et, de là, ont passé dans ses livres où ils font un cadre charmant aux personnages qui, eux aussi, sont les gens de son pays, de petites gens qui nous amusent par leurs gestes pittoresques ou qui nous attendrissent par le jeu de leurs sentiments ingénus. De même qu'il a une façon personnelle d'observer la vie, Louis Delattre a son style à lui, un style qui ne doit rien aux Académies, un style qui flâne, qui murmure, qui cascade comme un clair ruisseau, roulant dans la mousse sur des cailloux pointus.

« Maurice des Ombiaux et Georges Garnir sont également deux bons peintres de la vie wallonne. Le premier est un réaliste, au style classique, qui, sans avoir le charme séducteur de Delattre, met cependant beaucoup de justesse dans ses études de campagnards, soit qu'il dessine de ceux-ci de grandes silhouettes sur le fond noir et rouge de quelque drame, ou qu'il les photographie dans des poses amusantes, au milieu de leurs agapes et de leurs ribotes. Les meilleurs livres de des Ombiaux sont : *Le Joyau de la Mitre*, *Nos Rustres* et *Têtes de houille*.

» Chez Georges Garnir, l'observateur est doublé d'un poète et d'un rêveur. C'est lui aussi qui incarne le mieux le sentimentalisme wallon et qui répand le plus de son cœur dans ses livres. Une bonne et saine émotion se dégage des trois volumes qu'il a publiés : *Les Charneux*, *Les Contes à Marjolaine*, *La Ferme aux Grives*. Son style est pur, simple et harmonieux, avec une tendance au lyrisme. Il voit bien ses personnages et éclaire admirablement leur vie, quoiqu'il les assujettisse parfois un peu trop, surtout dans ses romans, à l'influence de son âme poétique ».

Plus loin, l'auteur s'occupe des poètes. Voici ce qu'il dit de M. Mockel : « Albert Mockel fut le premier en Belgique qui tenta de canaliser l'originalité wallonne. Il fut aussi, dans son pays, l'apôtre le plus ardent de la nouvelle prosodie. Dans son esprit, d'ailleurs, ces deux choses se liaient. Le vers libre, si souple et si docile, devait lui paraître un instrument excellent pour exprimer, dans toute leur subtilité, la rêverie, le sentimentalisme et l'idéalisme du tempérament wallon. Il a malheureusement perdu de vue — du moins dans les premiers temps — que les meilleures qualités, cultivées avec excès, se transforment en défauts. Dans son premier volume de vers, *Chantefable un peu naïve*, nous trouvons plutôt de la musique que de la littérature, le parfum de la poésie sans la fleur. Ce raffinement est toutefois moins sensible dans les vers qu'il a publiés depuis lors. L'âme fine et lumineuse du poète s'exprime ici avec beaucoup plus de force. Nous avons constaté le même progrès dans quelques poèmes en prose qui n'ont pas encore paru en volume. Ceux-ci gardent, dans leur finesse, une fermeté de ligne, une sobriété de langue, un charme intime, qui nous paraissent précie-

sément représenter les qualités wallonnes dans la mesure où elles constituent une originalité et une beauté réelles ».

L'art et la Vie (1^{re} année, n° 8). — Cette revue, édition française de *Kunst en Leven*, consacre la majeure partie de ce numéro à « Deux artistes wallons », MM. Armand Rassenfosse et François Maréchal. Ce fascicule, illustré d'excellentes reproductions, est hautement significatif et fait honneur à l'éclectisme du directeur de *Kunst en Leven*, M. POL DE MONT, qui est aussi l'auteur de l'article. Nous regrettons vivement et sincèrement que l'abondance des matières nous empêche d'en publier des extraits, et nous engageons les amateurs à se procurer ce numéro (chez Hoste, à Gand). Il figurera avec honneur dans leurs collections.

Faits divers

BRUXELLES. — La Wallonie, le pays et la science ont perdu ce mois une de leurs personnalités marquantes en la personne de M. François CRÉPIN, l'illustre botaniste bien connu.

Né à Rochefort, en 1830, il fut, en 1850, nommé surnuméraire des Postes, puis devint, peu après, commis de l'Enregistrement. Mais, doué de la passion des sciences naturelles, il n'avait guère de propension pour la besogne administrative. Et c'est ici que l'on peut constater toute la puissance de la vocation.

M. le baron de Sélys-Longchamps, en un charmant discours qu'il prononça lors de la manifestation organisée en 1891 en l'honneur de François CRÉPIN par la Société royale de botanique, a esquissé le labeur auquel CRÉPIN se soumit par le seul amour de la science. Alors qu'il était attaché à l'administration de l'enregistrement, disait l'orateur, ses devoirs de la journée remplis, il trouvait moyen de satisfaire à ses véritables inclinations, en passant les nuits à étudier les classiques latins et en faisant des excursions pendant les jours fériés.

Mais les travaux de bureau ne s'accordaient pas avec ses études favorites. Il ne resta que deux années à l'enregistrement et rentra à Rochefort avec la volonté intense de se vouer aux sciences, bien que cela ne lui donnât alors aucun espoir de se créer une position.

Pendant dix années, il étudia avec acharnement la flore du pays par de continuelles excursions et acquit la connaissance des grandes langues vivantes qui lui étaient nécessaires pour comprendre les ouvrages de botanique.

Ne se trouvant en possession que d'une bourse très modeste, il copiait, par économie, les livres et les planches des œuvres qu'il empruntait. Ce fut pour lui, disait-il, un véritable tour de force que d'être parvenu à posséder un microscope.

Enfin, en 1860, il publia son Manuel de la flore de Belgique, vrai petit

chef-d'œuvre, concis, clair et pratique, qui est devenu le vade-mecum de tous les travailleurs qui s'occupent de la flore indigène.

En 1861, M. Scheidweiler, professeur à l'École d'horticulture, étant mort, le Gouvernement nomma CRÉPIN pour lui succéder. En 1871, il fut nommé conservateur pour la botanique alors annexée au Musée royal d'histoire naturelle; puis, en 1875, directeur du Jardin botanique de l'Etat. Il en a fait l'établissement de premier ordre que l'on connaît. En 1872, la classe des sciences de l'Académie l'élut correspondant; en 1875, il fut promu membre effectif, puis nommé directeur de la classe pour l'année 1884.

L'œuvre capitale à laquelle il consacra quarante années de sa vie est la monographie du genre *Rosa*. Il avait rassemblé un immense herbier de roses comprenant plus de 30,000 feuilles. Il y a classé, à côté des spécimens récoltés par lui en Europe, ceux qui ont été recueillis par les botanistes voyageant en Asie mineure, en Perse, en Syrie, au Canada, en Chine, au Japon, dans l'Amérique du Nord. Ce travail de bénédictin, dont on peut se faire une idée dans le discours qu'il prononça le 16 décembre 1838 à l'Académie des sciences sous le titre: « La Rose aux prises avec les Savants, histoire d'une Monographie », absorba tous ses loisirs.

François CRÉPIN contribua à la fondation du Club Alpin de Belgique dont il fut le premier secrétaire. Le Bulletin de cette société contient des pages charmantes écrites par lui avec cette bonhomie qui le caractérisait.

La bienveillance et l'obligeance extrêmes de ce savant sont bien connues de tous ceux qui ont été en relations avec lui.

[François CRÉPIN était l'abonné fidèle et le lecteur attentif de *Wallonia* où il publia (t. VII, p. 49 et 77) après les avoir revus, des extraits de son premier ouvrage, aujourd'hui introuvable, un très curieux *Guide à Rochefort*, sa ville natale. Il donna à *Wallonia*, à propos de ce livre, une preuve d'attachement et à nous-même il manifesta son obligeance, dans des circonstances rapportées t. II, p. 189, et dont le souvenir n'est pas sorti de notre mémoire. — O. C.]

— Le 8 mai est décédé inopinément un autre abonné fidèle de *Wallonia*, M. Servais DELVAUX, né à Liège le 2 mars 1845, établi depuis de longues années dans la capitale, où il était typographe au journal le *Petit Bleu*. DELVAUX, qui avait conservé très vif l'amour du terroir, s'est fait connaître par des œuvres dramatiques notables, dont *Grand-père Balthazar* est la meilleure et la plus souvent représentée. Il avait aussi composé des chansons marquées au coin de la plus spirituelle gaieté. DELVAUX, dont le caractère serviable et la bonté foncière étaient vivement appréciés, est profondément regretté de tous ceux qui l'ont connu et spécialement de ses collègues de « l'Association Typographique », et de « l'École professionnelle de Typographie » où il rendit des services éminents.

— L'architecte auteur du projet du Mont des Arts, qui doit transformer toute une partie de Bruxelles, M. Henri MARQUET, est un Wallon, né à Avennes, petit village situé entre Hannut et Waremme.

Il tint, comme aptitudes et comme vocation, de son père qui, n'ayant pris cependant que neuf « leçons d'ornement », parvint, lui, modeste menuisier, à construire et à sculpter des autels et des baldaquins d'église.

Le premier maître de Henri MARQUET, celui dont il se réclame avec le plus d'émotion, est un professeur particulier qui, il y a une cinquantaine d'années, exerçait à Liège, ignoré des Autorités, et qui ne put jamais affirmer ses connaissances et son talent architectural. Il s'appelait Radino, et donnait des leçons chez lui aux élèves de l'Université et de l'Académie des Beaux-Arts, et aux employés de Cockerill : le dimanche, sa classe était emplie d'une cinquantaine d'ouvriers à qui il inculquait son savoir.

M. Henri MARQUET reçut encore à Liège des leçons de Delsaux, l'auteur de la restauration du Palais provincial, et il suivit, à l'Académie, les cours d'ornement et de modelage de Buckens et de Herman. Il fut aussi l'élève à Bruxelles de Begaert et Deman.

Aujourd'hui, M. Henri MARQUET, — qui a soixante ans et qui n'en paraît pas cinquante — malgré tous ses mérites n'en est pas plus fier pour cela. « Son succès, dit CHAMPAL, dans *La Réforme*, ne lui fera pas perdre son sourire et sa cordialité. Les Wallons les plus glorieux ne posent jamais pour la statue. Et c'est pour cela, du reste, qu'on leur en élève si peu ».

— *Le Conservatoire de la Tradition populaire* a organisé au Palais de Justice, sous les auspices du *Jeune Barreau* de Bruxelles et de la *Fédération des avocats de Belgique*, une exposition du folklore flamand et wallon. Ce sont les collections variées de MM. Max ELSKAMP et Edmond DE BRUYN qui en firent presque tous les frais. Quelques prêts particuliers notamment une collection complète de *Wallonia*, avaient augmenté ce riche et précieux fonds, et l'ensemble fut assez complet pour satisfaire les folkloristes les plus difficiles.

Elle était charmante, cette exposition de la tradition populaire. On y trouva les jolies images naïves dont s'amusa l'enfance de nos parents, les joujoux si joliment idéalistes qui suffisaient aux bébés d'il y a cinquante ans, des exemplaires de ces succulentes pâtisseries locales qui nous paraissent plus délicieuses que les sucreries les plus raffinées ; puis, c'était le costume traditionnel des « Gilles de Binche » ; c'étaient les pantins, des enseignes comiques ou naïves, des affiches de kermesses ; enfin toute la poterie traditionnelle spéciale aux pays belges.

Un compartiment de l'exposition était réservé à la médecine traditionnelle. On y voyait la peau d'anguille propre à guérir les rhumatismes, la cendre du feu de la Saint-Jean, les clous de cerneuil contre le mal de dents, de la corne de cerf contre les aigreurs, et autres panacées rustiques et populaires.

Certains étalages, d'autre part, étaient réservés aux images religieuses, aux cultes locaux, aux modes traditionnels que l'on eut dans nos provinces d'adorer le Seigneur.

Tout cela faisait une petite exposition folklorique vraiment intéressante. Elle rappela à beaucoup de jolis et tendres souvenirs ; elle donna des joies sentimentales autant que des plaisirs de curiosité.

MONS. — *La Société des Bibliophiles Belges* séant à Mons, qui entre dans sa 69^e année d'existence, a tenu le dimanche 25 mai, chez l'un de ses membres, M. l'abbé Puissant, sa séance annuelle. Après avoir entendu la lecture du rapport du secrétaire, l'assemblée a procédé au renouvellement du Bureau composé de la manière suivante : M. Jules De le Court, président ; MM. Léopold Devillers et A. Wins, vice-présidents ; M. Léon Losseau, secrétaire ; M. Courtin, trésorier. Ce choix judicieux nous donne l'assurance que l'œuvre, fondée par Renier Chalon, Henri Delmotte, Charles De le Court, Victor François, Gachard, etc., sera, dans l'avenir, digne de son passé, s'inspirant des traditions, de science et d'érudition que ses membres fondateurs lui ont léguées. L'impression de la première partie du *Journal Historique* de PARIDAENS est terminée ; le premier volume, qui compte XIV — 299 pp., comprend une période allant du 27 avril 1787 au 28 décembre 1790. On y trouve de curieux détails sur les événements survenus à Mons, à cette époque. Bruhaid.

LIÈGE. — Le 2 mai, l'*Association des Auteurs dramatiques et Chansonniers wallons* a offert à ses membres un grand banquet pour clôturer ses fêtes du XX^e anniversaire. A cette occasion, elle a fêté comme ils le méritaient deux de ses membres les plus marquants, à qui elle devait un juste tribut de reconnaissance. C'est M. Alphonse TILKIN, l'auteur dramatique bien connu, l'un de ses fondateurs, qui créa à Liège la première gazette wallonne, *li Spirou*, qui fut président de l'*Association* pendant les douze dernières années, et que celle-ci a nommé, lors de sa retraite, président honoraire. C'est ensuite M. Joseph CLOSSER, ancien trésorier et ancien secrétaire de l'*Association*, un des membres les plus constamment dévoués à l'œuvre commune.

Outre un grand nombre de membres de la Société, étaient présents : MM. Gaston GRÉGOIRE, député permanent et MICHA, échevin des Beaux-Arts de Liège ; MM. Victor CHAUVIN, délégué de la *Société liégeoise de Littérature wallonne* ; ROBERT et PIR, délégués de *Nameur po tot*, de Bruxelles ; Tonglet, président de la *Fédération wallonne de la province de Namur*, le Vice-Président de la *Fédération wallonne de Liège*, et d'autres nombreux délégués de sociétés wallonnes.

A l'heure des toasts, M. ROGER, président actuel de l'*Association*, a rendu en excellents termes, hommage aux héros de la fête. M. DELAITE a montré spécialement la valeur de leurs efforts en faveur de la cause wallonne. MM. Gaston GRÉGOIRE et MICHA ont félicité l'*Association* de l'heureuse idée qu'elle avait eue d'organiser cette manifestation si méritée. Chaque délégué a apporté ses congratulations. M. CARPENTIER a fait un remarquable discours wallon au nom des plus anciens membres de l'*Asso-*

ciation. Enfin, à l'heure des chansons, qui ont été nombreuses et d'une gaieté débordante, M. Joseph VRINDTS a détaillé un toast charmant de poésie et de cordialité souriante.

O. C.

— Chronique mondaine. Une représentation de charité a été récemment donnée au château de M. Greiner, à Seraing, par des dames et des messieurs du monde. On sait que l'art dramatique est fort pratiqué dans la haute société liégeoise. Le régisseur ordinaire de ces soirées du high-life est le Liégeois M. Jacques Schroeder, bien connu de nos sociétés dramatiques wallonnes et des amis du théâtre wallon. A cette soirée de bienfaisance, dont les invitations furent très courues, on a joué *L'École des Belles-mères* de BRIEUX; *Révérence*, pantomime de VIDAL, et *Sèche à bêche*, le tableau de mœurs de notre collaborateur Henri SIMON. Cette pièce wallonne a mis la salle en gaieté. Toute la presse a loué l'exactitude et l'en-dehors avec lesquels tous les interprètes indistinctement, dames et hommes, ont su rendre les types populaires liégeois croqués par l'auteur, leur attention à sauvegarder le pittoresque ingénieux de la pièce, enfin le talent remarquable avec lequel ils ont incarné leurs personnages. Ce fut un régal savoureux — et unique.

Pierre Deltaxe.

— Deux journaux wallons ont vu le jour récemment au pays de Liège. C'est *li Mohon* (le Moineau), à Spa, rédacteur M. Gérard BORCKMANS et *L'Airdiet* (l'Arc-en-ciel), à Dison-Verviers. Nous souhaitons longue vie à ces nouveaux confrères.

— En ce moment, est ouverte à Liège, une exposition internationale des Poupées, organisée par le Cercle *Les Amis du Vieux-Liège*, à l'occasion du x^e anniversaire de sa fondation. Cette exposition, honorée de la collaboration de collectionneurs belges et étrangers, obtient un vrai succès de curiosité.



Vue générale d'Herbeumont.

Légendes des Bords de la Semoys

Retour à la vieille maison

La vieille maison est au bout du village — toute seule. Une maison pas haute, avec beaucoup de toit. Un peu d'herbe la sépare de la route qui passe devant. Route peu fréquentée qui descend au moulin, et là, finit en impasse, à la rivière.

En face, il y a de grands prés, jusqu'à l'autre route bordée de sapins.

De la vieille maison, on distingue facilement la malle, qui passe deux fois par jour et fait le service de Herbeumont à Bertrix.

Au-delà, l'horizon est vite borné par la colline semée d'avoines et coiffé d'un groupe d'habitations que l'on appelle : le Terme.

Et c'est la fin du pays : plus loin, il n'y a plus rien qu'une grande solitude où le vent courbe les genêts pendant des lieues...

Voilà ce que l'on voit de la vieille maison.

De chaque côté, il y a un jardin.

Le bois, derrière recouvre une pente abrupte qui tombe cent-cinquante pieds plus bas, à la rivière.

Léopoldine est déjà partie pour scier son grain.

Elle a mis la clef dans un trou qu'a formé une pierre descellée de la muraille.

Au fond du rustique vestibule, dont le sol est de terre battue, bâille l'ouverture noire de l'étable où la silhouette élégante et démoniaque de la chèvre emprunte à l'ombre quelque mystère...

La fenêtre s'ouvre sur le petit matin.

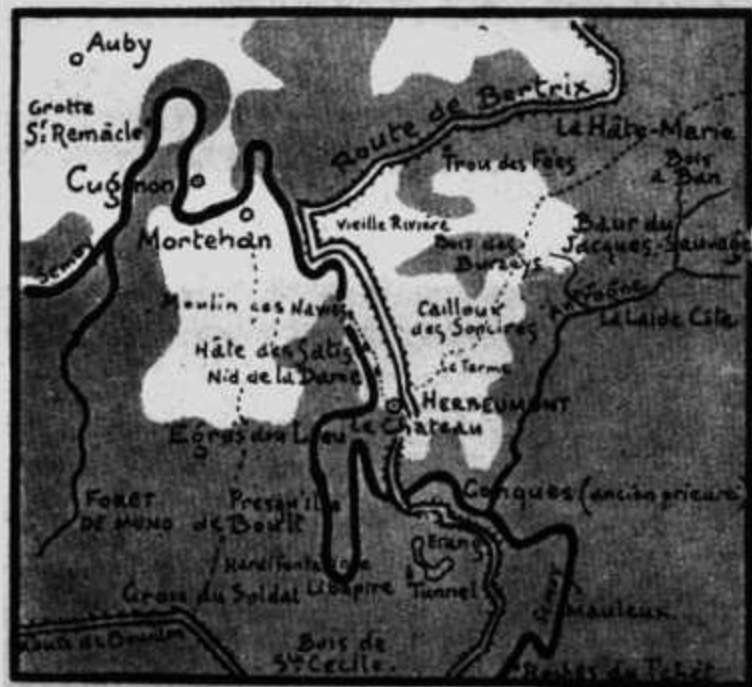
Le parfum de la première heure pénètre, avec le bruit de clochettes — pur et lointain — des premiers troupeaux. La fenêtre s'ouvre du côté où le bois descend à la rivière.

Les arbres proches, dans la brume de l'aurore, ont l'air de surplomber du néant.

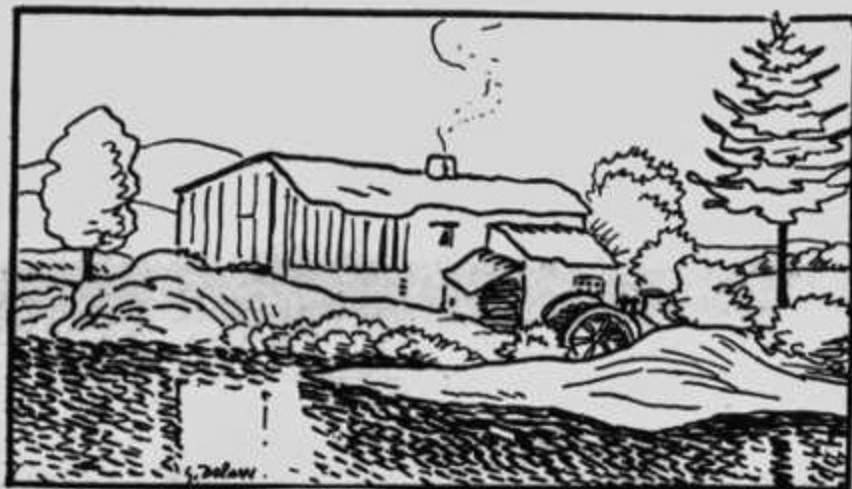
Peu à peu apparaissent les prés, dans les fonds, d'une teinte morte, comme encore figés de silence et de nuit... Ils descendent, pareils à des fleuves de verdure entre leurs rives de bois profonds qui tapissent l'autre versant de la Semoys. Puis ils s'évasent en estuaires, roulant leurs bruyères et leurs genêts...

Mais, de cette altitude, et, à cette heure matinale ils apparaissent plats et vagues comme d'étranges tapisseries.

Jusqu'au moment, où le soleil, dissipant les dernières brumes, réchauffe leurs tons neutres et ranime leur impressionnante inertie...



Carte pour servir au folklore d'Herbeumont.



Le moulin des Nawés.

Le Moulin des Nawés ⁽¹⁾

Il pleut, il pleut, parapluie !
Notre Dame est dedans la rue
Qui ramasse tous les p'tits us
Pour fair' l'om'lette à Palisau.

La meunière chantonne en faisant la pâte.

Elle est petite et maigre. Sa figure à saillies est bonne et rusée — des pommettes cuivrées et un grand nez de squaw.

Elle trotte sur de minces chaussons noirs, qui lui prennent la forme des pieds de telle sorte qu'elle a l'air de trotter sur ses bas.

Autour d'elle, deux petits Jésus, aux yeux bleus, cheveux frisés, couleur de route, et la peau blonde, suivent attentivement son manège — les mains derrière le dos, et le menton au bord de la table.

Notre Dame est dedans la rue...

La pièce est un peu sombre ; le temps est à la pluie.

Les antiques plats d'étain luisent dans le jour gris, le long de la hotte, sur la cheminée ; et la porte ouverte sur l'étable laisse voir, au fond de l'ombre les flancs rebondis de l'âne blanc.

Oh ! le calme gris de cette pièce basse, dans ce petit moulin isolé au bord de la rivière sauvage !

(1) Le moulin appelé géographiquement « Nawés » est peu connu sous ce nom à Herbeumont. Pour les gens du pays, c'est « le moulin du Jean Deleau », son premier propriétaire, qui l'a bâti il y a soixante-treize ans.

La route déserte qui vient du village, se termine ici. Elle vient mourir au bord de l'eau.

Les trois marches moisis descendent au petit pont vermoulu.

Comme l'eau se précipite avec rapidité dans la vanne !

Voici le petit champ de tabac ; voici le réservoir des anguilles ; et nous voici dans l'île.

Un joujou d'île, guère plus grande qu'un mouchoir de poche, tissée d'herbe verte, avec un ourlet de cailloux.

Voici l'endroit où se trouvait le four, autrefois.

Quand j'étais petit, je me plaisais à voir sortir les pains fumants que l'on mettait ensuite refroidir sur les palets de la grande roue.

Mais le four est démoli, la grande roue ne tourne plus souvent ; et la pluie qui commence, trace de longues zébrures sur l'écran sombre des bois, en face...

Les vieux moulins à eau — poésie de la Rivière — se meurent à leur tour.

Le jour viendra bientôt où retentira leur dernier tic-tac... où ils ne moudront plus que le grain amer des nostalgies...

La Hâte des Satis (1)

La route, dès le moulin, commence à monter, longeant cette muraille de bois et de roches qui domine la rivière et forme comme le soubassement d'Herbeumont.

La crête effleure les maisons solitaires du quartier de la Garenne, passe près de l'église, et, portant le village sur son dos, va plus haut, s'enfler en une bosse conique qui supporte les ruines de l'ancien château.

Aux flancs de cette pente (2), à peu de distance du moulin des Nawés, une forte saillie de schiste émerge de la cime des arbres, et forme une petite terrasse tapissée de mousses et de bruyères.

Là fleurissaient autrefois un arbre et une légende.

Là se rencontraient d'étranges petites créatures, des « Petits Bossus », des « Petits Tordus » qu'on appelait les *Satis*.

Ils avaient la face noire et barbue, ils étaient vêtus de courtes blouses serrées à la taille par une ceinture, et qui descendaient au genou sur leurs jambes nues, où s'entrecroisaient des bandelettes.

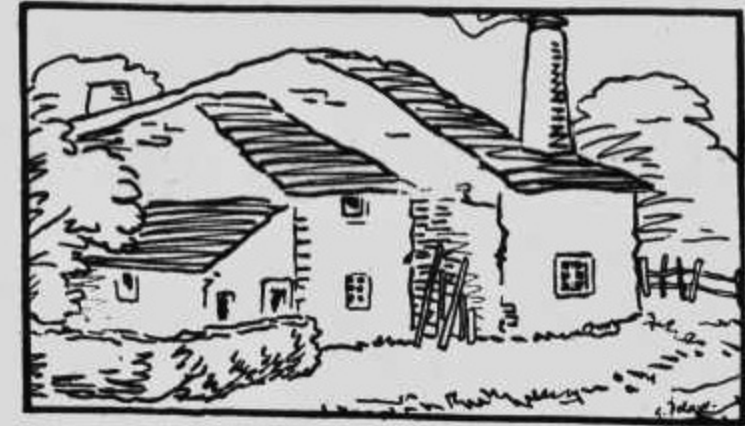
Leur occupation favorite consistait à danser et à « se tatouiller ».

(1) Conté par Madame Damain, 60 ans.

(2) Cette pente boisée qui va du moulin des Nawés au château en passant sous le village s'appelle : La Roche.

Ils aimaient aussi se baigner dans la fontaine voisine, pour se mettre ensuite sécher au bon soleil, sur la mousse tiède.

On dit qu'ils aimaient la société des gens, sans jamais, cependant, lier conversation.



Vieille maison du quartier de la Garenne.

Un peu plus loin, mais au pied de la montagne cette fois, et aux bords mêmes de la rivière, se trouve une caverne minuscule, d'ouverture triangulaire appelée le Nid de la Dame, ou plus souvent le Lit de Madame, et qui était aussi fréquentée par les *Satis* (1).

Aujourd'hui ce mot de *Satis* n'évoque plus aucun sens ; l'arbre magnifique sous lequel ils allaient danser est abattu, et leur souvenir s'efface.

Il ne reste qu'un très ancien lieu-dit, que les vieilles citent encore, mais dont le cadastre ne veut plus (2).

Les Loups

Le loup semble avoir tenu, dans les récits des vieux conteurs une place importante que suffit à expliquer la situation du village, de toutes parts pressé par l'immense mer des sept forêts.

Son souvenir persiste, vivace dans les mémoires et, avant de disparaître, il a légué son nom redoutable aux mauvais parages.

Le chemin qui coupe les Burzeys, sombre entonnoir de bois, d'une tristesse, malgré des coupes récentes, presque lugubre, s'appelle toujours : Le chemin des Loups.

Ils « se remisaient » dans ce val étranglé, et « s'y allongeaient sous les grandes racines » (3).

(1) Je n'ai pas trouvé trace d'une autre légende qui fait du Nid de la Dame, un lieu de refuge où la dame du château se retirait en cas de siège.

(2) Entre Herbeumont et Saint-Médard, dans le Bois-à-Ban, il y a un arbre également hanté — c'est la *Hâte Marie*.

(3) Conté par Madame Damain.

L'isthme étroit qui rattache à la côte du château l'énorme presqu'île de Boult est encore désigné par de rares vieillards : les *Egrés dou Leu*.

Les loups défendaient l'approche de ces rugueuses solitudes : ils « barraient le chemin » !

De Bouillon à Florenville, à travers la forêt, on ne rencontre que quelques maisons échelonnées à grande distance l'une de l'autre, au bord de la route monotone et droite.

Les Trois-Ruisseaux, le groupe des Quatre-Chemins où la Douane belge, entourée d'auberges, surveille des sentiers qui viennent de Villers-Cernay et de Grand'Haie.

Puis, deux maisons forestières espacées d'une lieue : la Petite Virée et la Maison Blanche qu'on appelle aussi la Croix-du-Soldat.

Voici ce qu'un vieux de Muno, nonagénaire, raconte au sujet de la Croix-du-Soldat :

Un soldat revenait, en permission, au pays. C'était l'hiver. En arrivant à la fourche de l'ancien chemin de Morteihan, il fut assailli par onze loups. Le soldat tira son sabre et se défendit vaillamment. Il avait tué dix loups déjà, quand son sabre se cassa.

Le onzième loup mangea le soldat. On ne retrouva que les souliers et les tronçons du sabre.

A cet endroit on éleva une croix au bord de la route, une croix qui n'existe plus.

Les loups ont également attaché leur détestable souvenir aux fonds de la Relogne.

La Relogne (on croirait, à ce nom, entendre l'eau jouer sur les frais cailloux) est un ruisseau qui se jette dans la Semoys à deux lieues d'Herbeumont, au plus creux de la forêt.

C'est dans le Sud-Est, non loin des Roches du Tchêt ⁽¹⁾, dont les bosses informes dominant l'immense houle de feuilles.

Des chemins de Belle-au-bois-dormant s'y perdent dans les pénombres vertes, le long de la Semoys silencieuse.

La répétition, aux mêmes courbes, des mêmes murailles vertes, qui semblent — curieuse impression — se hausser, et venir au devant de vous, fantastiquement, à mesure que l'on s'avance vers elles — procure, à la longue, une satiété d'abord, puis une fatigue du vert que l'on pourrait peut-être apparenter à cette singulière snow-blindness, ou fatigue du blanc, qui trouble la vue des explorateurs polaires.

Encore aujourd'hui on ne vous conseillera pas de vous attarder dans ces parages, car « les noires bêtes » s'y r'mettint et y hurdétint.

(1) Roches du Chat.

Les Renards

Le Renard, moins audacieux que son compère le Loup et moins soucieux de figurer dans les contes, a cependant inspiré une expression d'un pittoresque extrême et d'une justesse étonnante.



Chapelle St-Roch, à l'entrée d'Herbeumont.

On l'applique — dès que l'on voit, après les grandes pluies, si fréquentes, les vapeurs de la Semoys fumer aux flancs des forêts.

On dit alors que *les r'nauds font la biée*.

Biée ou *buée*, c'est-à-dire la lessive.

Les Cailloux des Sorcières ⁽¹⁾

Comme la *Hâte des Satis*, les *Cayaus des Sorcières* ont disparu.

Il n'en reste qu'un lieu-dit perdu, au milieu des genêts, au sommet d'un cône désert dont les flancs, du côté de l'ouest, dévalent en courbe rapide dans le petit bois des Burzeys.

Ce sommet, hérissé de genêts griffus, balayé par tous les vents, illuminé par tous les clairs de lune, prête en effet à l'idée de kabbale.

Les vieilles gens d'Herbeumont se rappellent avoir vu, disposés en cercle, les gros cailloux où les Sorcières se reposaient après avoir pris leurs ébats.

Personne n'aurait osé s'aventurer, en ce temps-là, du côté du Plateau magique.

Du village, les mères le montraient du doigt aux enfants ; c'est de là que descendait aussi, certains soirs, un Homme Blanc, monté sur un cheval blanc.

(1) Renseignements donnés par Madame Damain, 60 ans. Amélie Breny, 30 ans.